

FAÏZA GUÈNE

DU RÊVE
POUR LES OUFES

HACHETTE
Littératures

La Fouine
Domaine dirigé par
Guillaume Allary et Charles Pépin

© Hachette Littératures, 2006.

Le froid de la grande ville

Ça caille dans ce bled, le vent fait pleurer mes yeux et je cavale pour me réchauffer. Je me dis que je ne vis pas au bon endroit, que ce climat-là n'est pas pour moi, parce que au fond, ce n'est qu'une question de climat, et ce matin, le froid ouf de France me paralyse.

Je m'appelle Ahlème et je marche au milieu des gens, ceux qui courent, se cognent, sont en retard, se disputent, téléphonent, ne sourient pas, et je vois mes frères qui, comme moi, ont très froid. Ceux-là, je les reconnais toujours, ils ont quelque chose dans les yeux qui n'est pas pareil, on dirait qu'ils aimeraient être invisibles, être ailleurs. Mais ils sont ici.

À la maison, je ne me plains pas, même

quand ils coupent le chauffage, sinon Papa me dit : « Tais-toi, tu n'as pas connu l'hiver 63. » Je ne réponds pas, en 63, je n'étais pas née. Alors, j'avance et je glisse sur les rues lisses de France, je passe rue Joubert où quelques putes se parlent d'un trottoir à l'autre. On dirait de vieilles poupées abîmées qui ne craignent plus le froid. Les prostituées sont l'exception climatique, peu importe l'endroit, elles ne sentent plus rien.

Mon rendez-vous à l'agence d'intérim est à 10 h 40. Pas 45. Pas 30. C'est précis, en France, chaque minute compte et je n'arrive pas à m'y faire. Je suis née de l'autre côté de la mer et la minute africaine contient bien plus que soixante secondes.

Sur les indications de M. Miloudi, le conseiller de la mission locale de mon quartier, je me suis adressée à cette nouvelle boîte : Intérim Plus.

Miloudi, c'est un vieux de la vieille. Il tient la mission locale de la cité de l'Insurrection depuis des années et a dû voir défiler tous les cassos * du secteur. Il est plutôt efficace. Par contre, il est pressé. Lors de mon entretien, il n'avait pas traîné :

* Cas sociaux.

« Installe-toi, jeune fille...

— Merci, monsieur.

— Et la prochaine fois, avise-toi de frapper avant d'entrer, s'il te plaît.

— Désolée, monsieur, j'y ai pas pensé.

— C'est pour toi que je dis ça, ça peut te faire échouer à un entretien, ce genre de choses.

— Je m'en souviendrai.

— Bon, allons-y, ne perdons pas de temps, nous n'avons que vingt minutes devant nous. Tu vas remplir le formulaire de compétences qui est devant toi, écris dans les cases en lettres capitales et ne fais pas de fautes d'orthographe. Si jamais tu hésites sur un mot, demande-moi le dictionnaire. Tu as apporté ton CV ?

— Oui. En cinq exemplaires, comme vous m'avez dit.

— Très bien. Voilà le papier, remplis-le attentivement. Je reviens dans cinq minutes. »

Il sortit de sa poche une boîte d'allumettes de cuisine, son paquet de Marlboro et quitta la pièce, me laissant face à mon destin. Sur le bureau, il y avait des tas de dossiers, de la paperasse à perte de vue, ça prenait tout l'espace. Et surtout, une horloge énorme était accrochée au mur. Chaque mouvement de ses

aiguilles produisait un bruit qui retentissait en moi comme si on sonnait le glas. J'avais chaud tout à coup. J'étais bloquée. Les cinq minutes passèrent comme un TGV et je n'avais écrit que mon nom, mon prénom et ma date de naissance.

J'entendis la toux sèche de M. Miloudi dans le couloir, il revenait.

« Alors ? Où en es-tu ? Tu as fini ?

— Non. J'ai pas terminé.

— Mais tu n'as rien rempli ! dit-il en se penchant sur la feuille.

— J'ai pas eu le temps.

— Il y a plein de gens qui attendent des rendez-vous, je dois voir d'autres personnes après toi, tu les as vues dans la salle d'attente. Il nous reste dix minutes à peine pour contacter la SREP, parce que ça ne sert à rien de passer par l'AGPA à cette période de l'année, il n'y a plus de places. On va essayer le FAJ, la formation rémunérée... Pourquoi tu n'arrives pas à remplir ? C'est pourtant simple.

— Je sais pas quoi mettre dans la case "projet de vie"...

— Tu as bien une idée ?

— Non.

— Mais sur ton CV, il est indiqué que tu as beaucoup d'expériences professionnelles, il

doit bien y avoir quelque chose qui te plaît dans tout ça.

— C'étaient des petits jobs de serveuse ou de vendeuse que j'ai faits. C'est pour gagner de l'argent, monsieur, c'est pas mon projet de vie.

— Bon, laisse tomber le formulaire, on n'a pas le temps. Je vais te donner l'adresse d'une autre agence d'intérim en attendant de contacter le FAJ. »

Johanna, l'employée de bureau d'Intérim Plus, a l'air d'avoir seize ans, elle a la voix qui tremble et articule douloureusement. Je saisis qu'elle me demande de remplir un questionnaire, elle me donne un stylo portant le logo ridicule de leur boîte et m'invite à la suivre. La demoiselle porte un jean ultra-moulax qui laisse apparaître tous les écarts de son régime Weight Watchers et lui donne des allures de femme adultère. Elle m'indique un siège près d'une petite table où je peux m'installer. J'ai du mal à écrire, mes doigts sont gelés, je peine à les desserrer. Ça me rappelle quand Papa – le Patron, comme on l'appelle – rentrait du travail. Il avait toujours besoin d'un peu de temps pour ouvrir ses mains. « C'est à cause du marteau-piqueur », il disait.

Je gratte, je remplis leurs cases, je coche,

je signe. Tout est minuscule sur leur formulaire et leurs questions sont presque vexantes. Non, je ne suis pas mariée, je n'ai pas d'enfants, je ne suis pas titulaire du permis B, je n'ai pas fait d'études supérieures, je ne suis pas reconnue invalide par la Cotorep, je ne suis pas française. À la rigueur, où se trouve la case « Ma vie est un échec » ? Comme ça, je coche directement oui, et on n'en parle plus.

Johanna, le jean serré jusqu'à la déchirure de l'utérus, me propose d'un ton compatissant une première mission intérim. C'est marquant d'ailleurs qu'ils appellent ça des missions. Ça donne aux sales boulots des aspects d'aventures.

Elle me propose un inventaire à Leroy Merlin vendredi prochain dans la soirée. Je dis oui sans la moindre hésitation, j'ai tellement besoin de travailler que je pourrais accepter presque n'importe quoi.

Je sors de là, très satisfaite, preuve qu'il m'en faut peu.

Je me mets ensuite en route pour rejoindre Linda et Nawel à La Cour de Rome, une brasserie dans le quartier Saint-Lazare, tout près de l'agence. Ça fait déjà quelques semaines qu'elles cherchent à me voir et j'avoue que je fuis un peu les sorties quand l'argent me manque. Et puis ces derniers

temps, les filles sont souvent collées à leur petit copain, et ça me fatigue un brin, je me sens toujours mal à l'aise d'être plantée là, au milieu d'eux. Je ne suis plus très loin du titre de championne d'Europe et d'Afrique de la tenue de chandelle.

Les filles sont installées au fond de la salle sur la banquette. Je le savais, elles font toujours comme ça, je les connais par cœur leurs vieilles habitudes de fumeuses qui se planquent. Au quartier, elles se sont même trouvé un QG. Elles se foutaient toujours derrière le stade pour s'en griller une, et le code pour s'y retrouver, c'était : « On va faire du sport ? »

Comme d'habitude, elles se sont mises sur leur trente et un. J'ai remarqué qu'elles ont toujours la classe, et je me demande comment elles font pour passer autant de temps à s'habiller, se maquiller, se coiffer. Rien n'est laissé au hasard, tout est accordé, calculé, choisi avec soin.

Les rares fois où il m'arrive de consentir à cet effort-là, ça me crève, c'est trop de boulot. Qu'est-ce qu'on ne ferait pas, nous les meufs, pour s'attirer ne serait-ce qu'un regard sympathique ou un compliment dans nos journées de doutes... Et celles qui disent que si elles se sapent aussi bien, c'est uniquement pour se faire plaisir, mon œil !

Lorsque j'arrive au niveau des filles, synchrones, elles allument une cigarette et m'accueillent dans un « salut » chaleureux et enfumé.

Pour ne pas changer, suit aussitôt un « quoi de neuf ? » et on se laisse chaque fois la liberté d'y réfléchir quelques secondes avant d'engager le débat.

Puis vient la question inévitable que je redoute toujours.

« Et les amours ? » Un hochement de tête suffit dans ces cas-là. Elles comprennent très vite. Je me demande d'ailleurs pourquoi, lorsqu'on pose cette question, on met « amour » au pluriel. C'est déjà pas gagné de trouver un amour singulier, pourquoi compliquer les choses davantage ?

Ensuite, comme d'habitude, l'éternel refrain : « Comment une jolie fille comme toi est encore célibataire ? C'est parce que tu ne veux pas... C'est de ta faute, t'es trop difficile... On t'a présenté des putains de mecs, des bêtes de beaux gosses, on peut plus rien faire pour toi, t'es fermée. »

Je n'arrive pas à leur faire comprendre que je ne le vis pas si mal qu'elles le croient, parce que si tout se passe bien, la ménopause, c'est pas pour demain. Rien à faire, elles s'acharnent à me présenter des ploucs. Des

mecs en mode « 2 de QI » qui friment comme pas permis, des prétentieux, des types qui n'ont aucune conversation ou des dépressifs chroniques.

Alors, je fais une magnifique esquivе rotative dont je suis très fière afin que l'on change de sujet – pour ça, je suis très douée, triple championne d'Afrique et d'Europe de saut d'obstacles et de problèmes.

Je crois qu'en fait, comme la plupart des gens, elles ont déjà un plan de vie dans leur tête, tous les éléments sont là, comme les pièces d'un puzzle qui n'attendent que de s'emboîter. Elles partagent leur temps entre boulot et loisirs, partent en vacances au même endroit tous les étés, achètent toujours la même marque de déodorant, ont des familles cool, et des petits amis depuis longtemps. Même leurs copains sont des mecs « zéro défaut », des garçons que j'aime bien mais avec qui, personnellement, je ne partirais jamais en week-end. Aucune fausse note. Ils viennent carrément du même village qu'elles, au bled, voilà qui va faire plaisir aux parents. On dirait qu'on vit une sorte de retour à l'inceste. Au moins, ton frère, c'est sûr qu'il vient exactement du même endroit que toi, tu peux vérifier, demande à ta mère. Les filles trouvent que c'est pratique, parce que si les traditions sont différentes, les familles ne s'enten-

dent pas sur tout ; et puis c'est compliqué pour l'éducation des enfants, si on ne parle pas la même langue... Moi, je dis que ce ne sont que des détails ridicules, on ne fonde pas un foyer sur des questions pratiques.

Nawel revient de vacances, elle était en Algérie dans la famille de son père, je lui fais remarquer qu'elle a perdu beaucoup de poids, au moins cinq kilos.

« Ah ouais ? J'ai maigri vraiment ?

— T'as séché carrément. Tu fais pitié, *miskina* * !

— C'est l'effet retour au bled.

— Des vacances régime, quoi.

— Ouais, voilà... La chaleur, les haricots verts remplis de filoches à chaque repas, les blagues de la grand-mère, les feuilletons chiliens... C'est sûr que tu maigris.

— Mais comment t'as fait ? Deux mois pleins au bled, j'aurais déprimé direct..., demande Nawel, intriguée.

— Ben ça passe. Juste ce qui était un peu relou, c'est la télé, y a qu'une chaîne. Même *Mister Bean* c'est censuré là-bas.

— Au moins, ça évite les ambiances gênantes genre toute la clique devant la télévision, et bim ! y a une scène un peu hot ou une

* « La pauvre » en arabe.

pub pour le gel douche. Là, le daron se met à tousser et faut être vif, tu saisis la télécommande et tu zappes illico. C'est pour ça que maintenant, chez moi, on a mis la parabole. Ça nous a sauvé la vie parce qu'à la télé française, ils kiffent trop foutre des meufs à poil pour un oui ou pour un non.

— Et avec la famille, ça s'est bien passé ?

— Ma famille de crevards *... La première semaine, ils nous aimaient trop parce que les valises étaient pleines. Dès qu'on a distribué tous les cadeaux, c'était fini, ils nous calculaient plus. J'ai dit à ma mère : "Sur le Coran, l'été prochain, on prend Tati comme sponsor, c'est mieux." »

Puis, c'est l'heure du bilan des potins du quartier avec Linda.com. Elle est trop forte, une vraie pipelette. Linda, elle sait tout sur tout le monde, je ne comprends pas comment elle fait, parfois elle connaît les histoires des gens avant eux.

« Vous voyez qui c'est Tony Lopez ?

— Non, c'est qui ?

— Mais si, le nouveau du 16.

— Un blond ?

* « Radins ».

— Non, un grand brun. Il bosse chez Midas.

— Ouais, et il a quoi ?

— Il sort avec Gwendoline !

— La petite, là ? La rousse de ton immeuble ?

— Non, pas elle. L'anorexique, celle qui a plein de tatouages pas terminés. Nawel, toi, c'est sûr que tu la connais.

— Ouais, je vois qui c'est, c'est bon, chaque fois je la croise dans le bus quand je vais tafer. Au fait, un truc qui m'a toujours intriguée, tu sais pourquoi elle a fini aucun de ses tatouages ?

— Mais comment tu veux qu'elle sache ça ? dis-je naïve.

— Si, si, je sais...

— Putain, tu fais flipper, une vraie commère. Raconte.

— Elle était avec un type chelou avant, un tatoueur. Ben voilà. Il lui a entamé des tatouages et il a jamais pu les finir puisqu'il l'a jetée en l'air pour une autre fille.

— Un vrai bâtard. Il aurait quand même pu finir le boulot.

— Bref, l'anorexique, elle sort avec Tony Lopez, et après ?

— Ben il voulait la quitter. D'après mes sources, c'est parce qu'il se tape la comptable

de chez Midas. Et puis comme Gwendoline elle le kiffe trop, elle lui a mis la pression psychologique pour qu'il reste avec elle. Alors il a fini par rester et il s'est fait mettre à l'amende...

— Et après ? Accouche ! Arrête de faire ton suspens à deux centimes.

— Elle lui a fait un gosse dans le dos, la bouquette *. Là elle est enceinte jusqu'aux yeux. Truc de ouf, hein ? »

Et voilà, chaque fois, elle termine par : « Truc de ouf, hein ? »

On s'est raconté encore deux ou trois histoires de celles qui se disent à voix basse, avant de se séparer dans un sourire qui a laissé échapper quelques-uns de nos secrets et qui me protège fort du dehors et de son froid.

Le quai est noir de monde, il y a des perturbations sur la ligne. Un train sur quatre je crois, c'est ce qu'ils ont dit à la radio.

Je suis donc forcée d'êtreindre la barre du wagon. Il manque d'air ce RER, on me pousse, on m'opprime. Le train transpire et moi, je me sens étouffée par toutes ces silhouettes tristes qui cherchent un peu de couleurs. On dirait que le souffle de toute

* « Fille ».

l'Afrique ne leur suffirait pas. Ce sont des fantômes, ils sont tous malades, contaminés par la tristesse.

Moi, je rentre à Ivry aider ma voisine, Tantie Mariatou, et ses enfants. Mon RER asthmatique me crache dans ma zone où il fait plus froid encore. Il y a des jours comme ça où on ne sait plus où on va, on se dit qu'on n'a pas de chance, et tant pis. C'est vrai que c'est triste, mais heureusement, au fond, il reste toujours ce petit truc qui nous aide à nous lever le matin. Sans aucune garantie, on pense qu'un jour, ce sera mieux. Comme dit Tantie : « Les plus belles histoires sont celles qui commencent mal. »